

Le Journal des Amis des Musées de Bourges

N° 32

La vie de l'Association : Voyages, Conférences, Ateliers

Le billet de la Présidente

Heureux de se retrouver pour des destinations parfois proches, mais qu'on oublie un peu du fait de leur proximité : notre « déjeuner de rentrée » a permis une visite de la ville de Sancerre. Nous renouvellerons de telles échappées, dans le Berry ou dans des départements proches, les difficultés croissantes de circulation et de stationnement dans Paris risquant de dissuader un peu plus les groupes des visites parisiennes. Mais il faut savoir s'adapter et notre association en a la capacité.

Dans ce nouveau numéro, vous trouverez le rappel de plusieurs conférences, toujours aux thèmes variés, sur Mary Cassatt ou l'art et l'astronomie. Deux autres évoquent la ville de Dresde qui figure au programme du voyage en Allemagne en juin prochain : nul doute que la relation de ces conférences offre un avant-goût de la découverte de cette magnifique ville et de ses somptueuses collections. Nous nous régalerons également du récit plein d'humour du voyage dans les Ardennes ou de la visite à Fontainebleau.

A l'approche de Noël et du Nouvel An, je vous souhaite de très belles fêtes à passer en famille ou entre amis et formule de nombreux vœux pour chacun d'entre vous, de santé, de sérénité et du plaisir de retrouver les Amis des Musées et leurs activités.

Bonne lecture.

Pierrette Tisserand

Fontainebleau

Journée du 7 décembre 2023



La première mention d'un château, en ce lieu, au cœur de la forêt, remonte à 1137, année de l'accession au trône

de Louis VII qui signe là une chartre. En 1169, la première chapelle Saint-Saturnin est consacrée par Thomas Becket et un couvent est fondé par Saint Louis ; ce dernier fait également ajouter un donjon aux bâtiments existants.

Au cours de presque 10 siècles, les souverains y ont séjourné, ont apporté constructions et aménagements successifs. Dans sa configuration actuelle, le château est construit autour de plusieurs cours d'âges différents, ce qui laisse apparaître des styles eux aussi différents. François 1^{er} en a fait un palais Renaissance en grès, pierre blanche et brique, à la place du château médiéval mais une partie du donjon a été conservée.

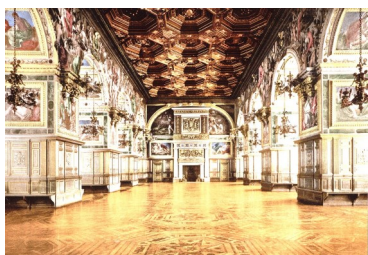
.../...

Sommaire

P 1	Billet de la Présidente / Fontainebleau	P 8	Dresde II / Philharmonie de Paris
P 2	Fontainebleau	P 9	Théâtre « Berlin Berlin »
P 3	Mary Cassatt	P 10	Sancerre
P 4/ 5	Ardennes	P 11	Restaurer le patrimoine peint II
P 6	Ardennes / Dresde I	P 12	L'astronomie et l'art II
P 7	Dresde I / Dresde II		

.../...

Pour l'intérieur, il a fait appel à des Italiens, Le Rosso et Primatice, peintres et sculpteurs. Ainsi la grande galerie, d'une soixantaine de mètres de long, a été décorée sous la direction de Primatice. Sur les boiseries, on remarque les emblèmes royaux : la couronne, les fleurs de lys, le F, la salamandre ; sur un tableau entouré d'éléments en stuc, un éléphant fleurdéliné symbolise la puissance et la sagesse. Dans la galerie on peut voir une peinture de Primatice *Danaé recevant une pluie d'or* et nombreuses sont les peintures et les décors en stuc de Le Rosso. La salle de bal, avec ses piliers massifs, était à l'origine un passage-loggia entre les appartements royaux et la chapelle Saint



Saturnin ; inachevé à la mort de François 1^{er}, Henri II décide d'en faire une salle de réception, décorée par des artistes italiens ; dieux et déesses de la mythologie y sont très présents. La salle est dotée d'un beau plafond à caissons.

La salle est dotée d'un beau plafond à caissons.

Henri IV a fait doubler la superficie des bâtiments et des jardins et construire la galerie de Diane pour Gabrielle d'Estrées. A l'abandon jusqu'à la fin du XVIII^e s, elle abrite maintenant, selon la volonté de Napoléon III, la bibliothèque de Napoléon 1^{er} et son globe terrestre.

Louis XIII est né à Fontainebleau et y a été baptisé ; il a fait construire l'escalier à deux volées de la Cour du Cheval Blanc, rendu célèbre par Napoléon 1^{er}. Louis XIV a fait redessiner les jardins par Le Nôtre et transformer les appartements de madame de Maintenon. Louis XV y a épousé Marie Leczinska ; les aménagements ont continué avec Louis XVI.

Après la Révolution, Fontainebleau a retrouvé son lustre et est resté lié à la destinée de l'empereur : là, il a gardé captif le pape Pie VII, il a signé le Concordat ainsi que son acte d'abdication en avril 1814 et il a fait ses adieux à sa garde dans la Cour du Cheval blanc, devenue Cour des Adieux, par laquelle nous sommes entrés.

Charles X vint aussi à Fontainebleau ainsi que Louis-Philippe. On doit à ce dernier la galerie des assiettes : 128 assiettes d'un service commandé à Sèvres, représentant des vues du château et de l'époque, encadrées dans les boiseries des murs. Des fresques réalisées sous Henri IV pour la galerie de Diane ornent le plafond.

Napoléon III, baptisé dans la chapelle de la Trinité, était très attaché à Fontainebleau. Cette période constituera la suite de notre visite.

L'après-midi, est consacré au Second Empire. La cour y vient en vacances ; c'est un lieu où l'étiquette est moins exigeante. On parle des « séries » de Fontainebleau, c'est-à-dire des séries d'invités qui profitent des extérieurs du château : forêt, jardins, étangs. Les invités viennent en train grâce à la ligne de chemin de fer Paris-Fontainebleau ouverte en 1849. Le soir se déroulent des distractions, par exemple des représentations théâtrales. Construit dans l'aile Louis XV en 1854, le théâtre a été inauguré en 1857 ; 400 personnes peuvent y prendre place dans un espace assez restreint, coloré, qui comporte beaucoup de dorures. Quatre niveaux sont organisés autour de l'avancée de la corbeille qui sert de loge impériale. La visibilité n'est pas bonne pour tous mais là n'est pas l'important. Le théâtre est un lieu de pouvoir où il est bon d'être présent. Notables, grandes fortunes de la révolution industrielle se retrouvent à l'entracte dans de confortables salons. On y joue rarement des pièces entières et plutôt du théâtre de boulevard. Cependant, la pièce de Marivaux, *On ne badine pas avec l'amour*, y a été donnée une douzaine de fois. Il a été fermé en 1870 et restauré récemment, de 2007 à 2014, y compris le lustre et ses 100 lumières (60 bougies et 40 lampes).

Nous cheminons ensuite dans le cabinet de travail de Napoléon III qui a été reconstitué dans les années 2010. Les portes-fenêtres donnent sur le jardin anglais ; l'ambiance est feutrée, le tapis moelleux, le siège du bureau capitonné ; là l'empereur se consacre à ses écrits historiques, par exemple la biographie de Jules César ; parmi les objets, un album de photos de l'exposition industrielle en Italie, un buste d'Eugénie, un tableau où figure le prince impérial sur son poney.

Poursuivons vers le musée chinois de l'impératrice Eugénie, pas vraiment musée et pas seulement chinois. On y trouve des cadeaux des ambassadeurs siamois et des objets provenant du sac du palais d'Eté de Pékin par les troupes françaises et anglaises lors de la deuxième guerre de l'opium. Nous remarquons deux brûle-parfum dont un a été transformé en lustre, des vases devenus chandeliers, un stupa en laiton et turquoise. Des porcelaines sont exposées et, aux murs, des laques proviennent de paravents achetés et découpés.

Tout ceci n'est qu'un aperçu de la visite qui constitue une riche promenade dans l'Histoire de France.

Jacqueline Chateigner

Mary Cassatt Une impressionniste américaine à Paris

Marzia Fiorito-Biche - Conférence 7 fév 2024

Mary Cassatt entra en art sous le signe du cosmopolitisme comme on vient au monde sous l'un des signes du zodiaque. Née en 1844 dans un foyer de la haute bourgeoisie de Pennsylvanie, descendante de protestants d'origine française passés par Amsterdam, elle appartenait à la génération de Camille Pissarro, Berthe Morisot, Edgar Degas, Claude Monet. Installée à Paris en 1865 après une formation à l'Académie des Beaux-Arts de Pennsylvanie, elle pratiqua le dessin et la peinture académique – et particulièrement le portrait – auprès de Jean-Léon Gérôme. Sa *Joueuse de mandoline* fut acceptée dès 1868 au Salon. De retour en Europe après la guerre de 1870, elle découvrit et copia le Corrège à Parme, admira Rubens à Madrid et l'étudia à Anvers, recevant de ces maîtres le goût des couleurs claires, puis définitivement fixée à Paris en 1872, fréquenta l'atelier de Thomas Couture. Le Salon accueillit plusieurs de ses œuvres inspirées de son séjour espagnol (*Sur le balcon* ; *Après la corrida*).

En 1877, la rencontre de Degas fut déterminante et leur relation durable, quoique orageuse, reposa sur une réciproque admiration. Son influence transparait dans la palette lumineuse et la touche plus large et plus libre qu'elle adopta, sans renoncer à la fermeté du dessin. Préférant comme Degas l'art du portrait à celui du paysage, elle partagea son goût de la couleur et la recherche de l'originalité et du réalisme que défendaient alors les impressionnistes. Surtout, il la convainquit de mêler ses œuvres à celles de la quatrième exposition organisée par ces derniers en 1879.

S'y révélait son aptitude à traduire dans des scènes familières l'existence étriquée que réservait aux femmes une vie bourgeoise aux distractions limitées et codifiées : soirées à l'opéra Garnier alors tout récemment inauguré (*Lydia dans une loge*) ; après-midi d'oisiveté meublés d'anodines conversations autour d'un thé (*Le Thé*). Déjouant les conventions sociales, était alors transgressive la lecture d'un quotidien d'information et d'opinion destiné au public masculin (*Lecture du Figaro*). L'enfance même y semblait condamnée au désespoir : la physionomie de la *Petite Fille dans un fauteuil bleu* dont la posture brave les convenances dénonce l'accablement de l'ennui.

De fait, Mary Cassatt excellait à capter dans leur spontanéité les attitudes enfantines et les gestes de sollicitude maternelle. Sa prédilection pour les scènes exaltant une



maternité sereinement assouvie dévoile une facette émouvante de l'artiste, restée pourtant (farouchement ?) célibataire. *Le Bain de l'enfant* illustre le lien fusionnel noué dans l'intimité d'une mère veillant au bien-être de son petit, tel que l'exprime aussi une estampe de Kitagawa Utamaro (*Une Femme et son enfant se regardant dans un baquet d'eau*) que peuvent admirer à Giverny les visiteurs de la maison de Monet. La sensibilité de l'artiste à l'esthétique de l'ukiyo-e n'est pas fortuite. Des xylographies japonaises exposées en 1890 à l'Académie des Beaux-Arts de Paris, elle adopta l'audace des cadrages, la netteté des contours circonscrivant les aplats, la vivacité des tons (*La Promenade en barque*) et dès lors pratiqua assidûment la technique de l'estampe.



En 1892, sa fidélité à la cause des femmes justifia la commande des trois panneaux – aujourd'hui disparus – d'une fresque allégorique, *La Femme moderne*, œuvre programmatique et manifeste féministe décorant pendant l'exposition universelle de Chicago le pavillon de la femme. Indéfectiblement attachée à la France, Mary Cassatt fut aussi l'ambassadrice outre-Atlantique de la nouvelle école picturale française, grâce à son amie d'enfance Louise Havemeyer, collectionneuse et épouse mécène d'un magnat de l'industrie sucrière. De la *Répétition d'un ballet* de Degas acquis en 1876 par cette dernière au *Portrait de jeune fille au chapeau blanc* de Mary Cassatt récemment acheté par la fondation Bamberg, l'impressionnisme français n'a pas cessé de trouver aux États-Unis son public.

L'œuvre foisonnante présentée par la conférencière construit l'image d'une artiste raffinée transmettant une vision tantôt ironique, tantôt intimiste, tantôt idéologique de la société de son temps. C'est en 1926 que s'effaçait cette Américaine, parisienne d'adoption de qui Degas, à la fois admiratif et victime des préjugés sociaux de son époque, avait dit : « Il n'est pas permis qu'une femme dessine aussi bien ! »

Norbert GROS

Les Ardennes

Voyage du 31 mai au 5 juin 2024

La journée a bien mal commencé ! A peine sorti de chez moi, je rencontre M. L..., le pipelet du quartier, celui qui connaît tout et ne sait rien :

« Alors, ce voyage dans le sud, en Ardèche, le soleil, la grande bleue...c'était bien ?

-- Excusez-moi mais, j'étais dans le nord, dans les Ardennes et non en Ardèche (encore que la mer en bordure de l'Ardèche ; enfin, chacun a le droit de rêver...)

-- Les Ardennes, continue M.L ... mais qu'est-ce qui vous y a plu ?

-- Tout » et j'ai continué mon chemin.

Tout m'a plu, c'est vrai, à commencer par la beauté des villes : partis à 6h30 de Bourges, nous étions vers midi à Reims ; Reims et sa cathédrale, miraculeusement sauvée de la destruction provoquée par la 1ère guerre mondiale ; Reims et sa merveilleuse statuaire, son *Ange au sourire*, posé à gauche du portail et qui semble regarder sa main droite mutilée malgré la restauration.

C'est à Reims que nous avons retrouvé Sylviane Vuthavadu, notre guide, pleine d'énergie et de savoir : combien de guides connaissent le vin rouge de Bouzy qui naît sur les côteaux champenois et qui est meilleur que...le champagne ?

Revenons aux villes : Charleville, bien sûr, née de la volonté de Charles de Gonzague, sera notre point de chute quotidien. Ce vendredi 31 mai, nous en ferons plusieurs fois le tour à la recherche de notre hôtel ! Charleville est truffée de sens interdits...

Nous la découvrirons le lendemain samedi : une de ces villes moyennes comme il y en a tant en France et où il fait bon vivre. La Place ducale en son centre, vous ne trouvez pas qu'elle ressemble à la Place des Vosges, à Paris ? Quoi d'étonnant, elle est l'oeuvre de l'architecte Clément Métezeau dont le frère Louis, architecte aussi, dessina la place parisienne. Que de surprises autour de cette place ! D'abord, les ex-échoppes, devenues boutiques qui en font le tour. Puis, tout de suite à droite, en venant de la rue de la Paix, le Musée de l'Ardenne, sa riche collection d'armes (Charleville eut sa manufacture royale du 17ème au 19ème siècle) ; les beaux-arts sont représentés par des artistes régionaux méconnus mais qui ne méritent pas de l'être (Croisy, Couvelet, Damas et Gondrexon). Je crois même avoir aperçu un Ribera.



Et dans ce Musée, une incroyable collection de marionnettes car, vous l'ignorez sans doute, Charleville est devenue Centre et Institut international de la marionnette ! D'ailleurs, un Festival international de la marionnette s'y tient chaque année impaire et le prochain aura lieu en 2025, du 19 au 28 septembre. Amis intéressés par ces drôles de petites poupées, réservez vite vos places : plus de 150 000 passionnés envahissent la capitale des Ardennes pendant ces dix jours ! Dans ce registre, à deux pas du Musée, place W. Churchill, l'horloge du Grand Marionnettiste (oeuvre de Jacques Monestier) conte à chaque heure un épisode de la légende ardennaise des 4 fils Aymon. Le samedi 1^{er} juin, à 21h.15, nous avons eu droit à la représentation intégrale de la légende.



Tout m'a plu dans cette leçon d'histoire : le Moyen-Age avec l'énorme château de Sedan, plus grand château-fort d'Europe qui vit naître M. de Turenne, le vaillant Maréchal. L'histoire du château ne s'arrête pas là, puisque lors de la guerre de 14-18, Sedan étant occupé par les troupes allemandes, la citadelle servit de camp d'internement pour des milliers de résistants belges ou français : le nombre de morts demeure indéterminé. Mais cela relève du « souvenir » que nous évoquerons plus loin.



Le 17ème siècle et la victoire du futur Grand Condé sur les Espagnols, à Rocroi (nous visiterons l'intéressant Musée historique local le mardi 4 juin) ; amateurs de soldats de plomb, ne manquez d'y aller.

Le 18ème siècle et la vérité sur « la fuite à Varennes ». Celle-ci nous fut contée par le guide du Musée local, un historien clair et précis dans ses explications.

Non, Louis XVI ne fuyait pas vers l'étranger : il allait vers Metz, cité française, rejoindre l'armée de M. de Bouillé qui lui était restée fidèle, lassé qu'il était des brimades qu'endurait sa famille à Paris.

Non, il ne fut pas reconnu par Drouet à Varennes, mais à Sainte-Menehould (nous n'y sommes pas allés, tant pis pour les pieds de cochon !).

.../...

.../...

Non, Louis XVI n'était pas un gros sot, mais un souverain intelligent, avide de connaissances (« A-t-on des nouvelles de M. de La Pérouse ? » déclara-t-il en montant à l'échafaud). Il a fallu peu de chose pour changer le cours de l'histoire : une mésentente sur le lieu, à Varennes, où trouver les chevaux pour relayer ceux des berlines !

Le Musée comporte aussi une intéressante exposition de documents relatifs à la 1ère Guerre mondiale, ainsi qu'une salle consacrée à Marie-Antoinette, de sa jeunesse insouciant au procès inique qui l'envoya à l'échafaud.

Tout, pour l'émotion. Le dimanche 2 juin le groupe se rend au Mémorial américain de Romagne-sous-Montfaucon. Difficile de rester insensible devant cette étendue de 52 hectares sur laquelle sont plantées 14256 croix blanches et 253 étoiles de David, sans oublier 954 plaques de soldats disparus ; ce sont plus de 15000 jeunes Américains inhumés ici qui ont, d'octobre au 11 novembre 1918, donné leur vie pour la France. Au total, ils seront 50 000 à périr au cours de cette offensive Meuse-Argonne, offensive qui poussa l'armée allemande à reconnaître sa défaite.

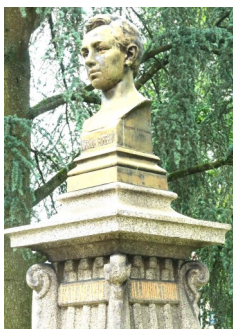


L'après-midi, direction la route de la Haute Chevauchée, haut lieu de la guerre en 1915, route bordée d'entonnoirs, dont un gigantesque, près du

Monument Ossuaire où sont regroupés les restes de 10 000 soldats de toutes nationalités et non identifiés.

Le Ravin du Génie, véritable musée de plein-air, lieu de vie et de soutien pour l'armée française, à quelques centaines de mètres de la ligne des tranchées. C'était aussi un lieu de stockage créé en 1915 par le 1^{er} régiment du génie : sur un parcours de 1,2 km, cuisines, écuries, abris-cavernes, infirmerie d'urgence, captage, filtrage et stockage de l'eau potable, poudrière se succèdent. Pour la plupart, nous sommes d'un âge à avoir eu qui un grand-père, qui un oncle ayant connu cet enfer.

Toute la poésie, car Charleville est le berceau de l'enfant « aux semelles de vent », Arthur Rimbaud. Il est partout, même notre hôtel a choisi un de ses poèmes pour titre : *Le dormeur du val*, titre un peu tragique pour un hôtel, mais le principal, c'est qu'il soit confortable. Par la ville, des façades, des pignons s'ornent de fresques illustrant divers autres poèmes. C'est aussi à Charleville qu'il repose et nous sommes allés nous recueillir sur sa tombe. Et puis, après avoir visité la maison où il vécut jus



qu'à 16 ans, au 7 quai...Arthur Rimbaud, nous visitons le Musée...Arthur Rimbaud. Il est installé dans un ancien moulin situé sur le bord de la Meuse et qui ressemble à une porte monumentale avec sa majestueuse façade à l'italienne.



Rimbaud : 15 années d'enfance, 5 de poésie et 17 d'errances. C'est peu et c'est énorme : le poète écrit ses premiers vers à 15 ans ; c'est beau, mais cela ressemble à du V. Hugo. Puis, peu à peu, il s'affirme jusqu'aux visions dérivées d'une *Saison en Enfer*. A 20 ans, il pose sa plume, c'est suffisant pour devenir immortel et idole de la jeunesse. Dans le musée, quelques objets personnels (sa malle de boulingueur en Afrique), sa lettre à son professeur Izambard, quelques dessins, quelques photos, le manuscrit autographe de *Voyelles*, un dessin de Valentine Hugo...

Tout, c'est aussi la mélancolie des sites industriels disparus. Le lundi 3 juin, dans l'après-midi, nous sommes allés à Mouzon, visiter le Musée du feutre. Qui dit feutre de laine dit bien sûr Sommer, puisque c'est la famille Sommer qui a fait la gloire de Mouzon avant que le nom ne disparaisse en 2021. Pour l'heure, la visite du musée aborde 3 domaines : l'histoire du feutre, puis le feutre industriel et enfin l'utilisation contemporaine du feutre (revêtements de sol, automobile...)

Nous sommes partagés en deux groupes ; tandis que l'un reçoit les explications du guide local, l'autre part dans un atelier travailler le feutre : il s'agit



d'incorporer des mèches de laine de couleur dans une pièce de laine écreue. Aidé par 2 jeunes femmes, chacun, à la force de ses bras, confectionne son chef-d'œuvre. Sortis du Musée, nous courons voir l'église de Mouzon qui est très belle.

Le lendemain 4 juin, toujours l'après-midi, nous voici à Rimogne qui fut, des siècles durant, un haut lieu de l'industrie ardoisière.

La mine a fermé ses portes en 1970, balayée, comme Trélazé en Anjou, par l'ardoise espagnole, de moins bonne qualité, mais moins chère... Le Maire de Rimogne, fils d'un ardoisier, vient nous présenter ce que fut l'entreprise : c'est vivant, captivant.

.../...

.../...

Une projection nous fait descendre dans la mine : elle est aujourd'hui inondée mais, voici quelques mois, des plongeurs professionnels sont descendus filmer ce qu'elle est devenue sous l'eau : c'est émouvant car les ouvriers de l'époque ayant été, à l'improviste, priés de remonter, on aperçoit ici, une veste oubliée, là une gamelle pour un repas qui ne sera jamais consommé. Le film de cette plongée est visible sur Internet.

Tout, ce sont enfin de bons moments. Par exemple, les réactions sympathiques de quelques Ardennais, supporters des « Flammes Carolos » (équipe de basket locale, opposée 2 fois par an à celle de Bourges). A la vue de notre car, ils nous font de grands saluts, avant d'être déçus : ce ne sont pas les demoiselles Tango !

Autre joyeux moment, l'arrêt restauration à Revin. Plat de résistance : la Cacasse-à-cul-nu. Ne riez pas, il existe une Confrérie de la Cacasse et si elle est à derrière découvert, c'est parce que c'était un plat de pauvres (comme nos Sans-culottes ?) Aujourd'hui, aux pommes de terre, on ajoute du lard et une saucisse.

Assez curieux, et nous l'avons vu à l'aller et au retour, le plus gros sanglier du monde : 50 tonnes, 9 mètres de haut, 14 de long. Il s'appelle Woynic et est installé sur une

aire d'autoroute à l'entrée du département des Ardennes. Si l'on vous dit qu'il fut posé là le 8 août 2008, vous aurez compris que le 08-08-08, c'est 3 fois le numéro départemental des Ardennes.



Enfin, et comme un tel voyage mérite d'être arrosé, le mercredi 5 juin, Rudy arrêta son car à Epernay : visite des caves Mercier, promenade dans les couloirs souterrains en petit train et... dégustation. Blanc de blanc, blanc de noir, rosé (saviez-vous que seul le champagne est autorisé à mêler vin blanc et vin rouge pour élaborer son rosé ?) et après un ultime déjeuner, nous avons repris le car, direction Bourges. Ce samedi 5 juin, il était 20h 30 lorsque notre périple a pris fin.

Jacques Gauthier

Dresde I Une ville pour un prince ambitieux

Fabrice Conan - Conférence du 6 mars 2024



Considérée au XVIIIème siècle comme la « nouvelle Athènes » des artistes, Dresde, la capitale de la Saxe, doit sa renommée européenne à ses collections, commencées dès le XVIème siècle par Auguste 1^{er}. Cette principauté était alors immensément riche (orfèvrerie) grâce à l'exploitation des mines d'argent et de gisements de pierres précieuses. A l'époque baroque et au XVIIIème siècle, le prodigieux patrimoine architectural de la ville s'est encore enrichi.

Après la destruction massive de 1945 la reconstruction d'une grande partie du centre de la ville a pu conserver la beauté de Dresde. La ville a fait peu à peu renaître

son passé glorieux. Palais, églises et musées aux riches collections attirent les âmes romantiques et les amateurs d'art.

Vue depuis la rive droite de l'Elbe, sur le pont Auguste, la silhouette de la ville se dessine avec son enfilade de bâtiments historiques, de façades baroques et d'églises somptueuses. Le paysage est pictural, riche et aurait mérité davantage de souffle et moins d'énumérations. Qualifiée de « Florence de l'Elbe », Dresde a été en quelque sorte immortalisée dans son panorama et sa splendeur en 1780 par le peintre italien Bernardo Bellotto qui adopta le nom de son oncle, Canaletto.

Un peu d'histoire : au Moyen-Age, le commerce est déjà florissant mais l'apogée de la ville est atteint à l'époque baroque avec les Princes Electeurs de Saxe, Auguste II dit Le Fort (1696-1733) et son fils Auguste III (1733-1763). Auguste II est couronné Roi de Pologne et la ville s'agrandit et s'embellit avec la construction du Zwinger et de la Cathédrale.



.../...

.../...

La période napoléonienne redonne à Dresde la puissance qu'elle avait perdue à la suite des conflits et de la Guerre de 7 ans contre la Prusse de Frédéric II.

Lieu privilégié des rois de Saxe, le château de la résidence de Dresde compte des salles remarquables dont "La Voûte Verte", cette teinte faisant ressortir admirablement l'argent et le vermeil. Elle abrite le cabinet de curiosités d'Auguste Le Fort. Est exposé l'ensemble « La Cour de Delhi » composé de plus de 100 statuettes en or décorées de 5000 diamants, rubis, émeraudes et perles.



Le Zwinger, galerie de peinture, est riche des œuvres de Titien, Vermeer, Rembrandt, Dürer, Botticelli, Raphaël, sans oublier les fameuses vues « de Dresde » de Canaletto. A la sortie du musée, une visite de la collection de Porcelaines de Saxe s'impose, de même que la monumentale frise de la Procession des Ducs, de 100 m de long, réalisée

en carreaux de porcelaine de Meissen qui se sont substitués aux graffitis d'origine.

Après la découverte de l'histoire royale dans les salles du château, la promenade architecturale se poursuit avec l'Opéra (Semperoper) dont Richard Wagner fut le premier chef d'orchestre, puis avec la baroque cathédrale de la Sainte-Trinité et son homologue protestante, l'église Notre-Dame.

L'Albertinum est un musée où les maîtres modernes exposent : les toiles du groupe expressionniste die Brücke, formé à Dresde en 1905.

Du haut de la Fromenkirche (Eglise Notre-Dame) sa plateforme panoramique offre une vue imprenable sur la ville et ses deux versants. D'un côté le vieux Dresde et ses joyaux architecturaux, de l'autre la nouvelle ville.

Jean-Claude Gartioux & Pierrette Tisserand

Dresde II - Les collections

Fabrice Conan - Conférence du 3 avril 2024

La seconde conférence de Fabrice Conan sur Dresde a mis l'accent sur les trésors amassés par les princes-électeurs de Saxe au fil des siècles. Si la ville a été détruite par l'aviation alliée à la fin de la 2^e guerre mondiale, dès 1938, les trésors ont été mis à l'abri dans une forteresse voisine dotée de nombreux souterrains. En 1945, le territoire étant géographiquement sous domination soviétique, ils ont été transférés en Russie et n'ont réintégré leur lieu d'origine qu'en 1958. Il faut attendre 2004 pour les voir présentés in situ.

Outre l'âme de collectionneur des électeurs qui se sont succédé ou les phénomènes de mode et d'imitation, un puissant levier des grandes collections est la volonté d'afficher sa richesse, sa puissance et de gagner en renommée face à de grands pays voisins comme la Pologne ou l'Autriche. Duché riche de ses mines – sel, argent, kaolin ... -- la Saxe a pu également compter sur des artistes hors pair installés à Nuremberg, Augsbourg ou en Saxe même. Ils ont pour nom Jakob Zeller (sculpteur et ivoirier), Köller ou Johann Melchior Dinglinger (orfèvre).

Extraordinaires, précieux, tous les objets présentés suscitent une admiration émerveillée.

Ces pièces d'apparat mettent en œuvre des matériaux délicats tels les émaux ou récemment maîtrisés comme la

porcelaine. On utilise volontiers des matières exotiques : ambre, ivoire, néphrite (variété de jade), nacre de gros coquillages, corail, perles, lapis-lazuli et même noix de coco. Les métaux précieux et les gemmes sont omniprésents. Sont présentés des aiguières, des hanaps, des bassins, des vases à boire d'une grande fantaisie et aux mécanismes ingénieux, tels un cerf à ramure de corail ou des chevaux marins et licorne en nacre.



Le bain de Diane

Les objets étaient disposés à la vue des invités, sur ou dans un mobilier conçu à cet effet.

On retiendra encore un bateau en ivoire, y compris les voiles ciselées et armoriées, St Georges terrassant le dragon ou Hercule portant le globe céleste.

Les parures en pierres précieuses, principalement des diamants, concernent aussi bien des bijoux que des épaulettes, des boucles de chapeau ou de chaussures, des boutons de gilet, de manteau ou encore des pommeaux d'épée.

.../...

.../...

Parmi tout ce luxe inouï, la pièce la plus extraordinaire est sans conteste « l'installation » commandée par Auguste II le Fort et intitulée *La Cour du Grand Moghol Aureng-Zeb*, à Delhi, à l'occasion de son anniversaire. Large d'1,42 m, cette scène a demandé 7 ans de travail à l'atelier Dinglinger.

Elle est composée de 132 pièces d'or émaillé et est décorée de 4909 diamants, 160 rubis, 164 émeraudes, d'un saphir, de 16 perles et 2 camées. Quelle que soit la taille des sujets, chacun est un chef-d'œuvre.

Les électeurs de Saxe achètent également des tableaux en quantité. Informés par leurs rabatteurs, ils font



venir des collections entières de plusieurs centaines d'œuvres. Il s'agit de constituer une « collection universelle », surtout du XVIe au XVIIIe s. Dans le nombre émergent des grands noms et de grandes œuvres : *L'Adoration des Mages* de Poussin, *La Vierge Sixte* de Raphaël, *L'entremetteuse* de Vermeer, le *San Sebastian* d'Antonello da Messina, Liotard et *La belle chocolatière*, Cranach, Dürer, Holbein ... Une galerie d'Antiques, principalement romains, et de modelages vient compléter des œuvres collectionnées au fil des siècles.

Les électeurs de Saxe ont d'abord exhibé leurs trésors en privé, pour leurs invités. Dès 1714, dans les anciennes écuries transformées pour l'occasion, puis dans certaines pièces de la demeure, sur inscription et moyennant une obole, le public eut accès à ces merveilles. Le musée était né.

A côté du plaisir esthétique immédiat, de telles conférences donnent des idées de voyage. On y songe.....

Hélène Gravelet

Philharmonie de Paris

Concert du 10 mars 2024



Inséparables, Isabelle Faust et Sir Simon Rattle ont en commun un talent qui n'est certes pas interchangeable. L'histoire de la musique s'est déjà écrite sans eux, ce qui peut paraître incroyable vu leur importance à notre époque.

Il serait prétentieux de juger l'exécution d'un *Concerto pour violon* de Johannes Brahms sous la direction d'un chef d'orchestre mondialement reconnu. Commenter le talent de la violoniste serait également indigne de la part de l'auteur de ces quelques lignes.

Contentons-nous de rappeler que le dimanche 10 mars 2024, à La Philharmonie de Paris, les auditeurs de la grande salle Pierre Boulez ont vécu un moment de grand bonheur. Les quelques Amis des Musées de Bourges présents ont apprécié deux musiciens hors du commun et un orchestre, le London Symphony Orchestra, symbole d'une éducation musicale d'excellence et d'une jeunesse triomphante. N'est-ce pas les hautbois ?

La seconde partie du concert a suscité davantage d'interrogations pour certains spectateurs : la *Symphonie n°4* de Dmitri Chostakovitch, par le London Symphony Orchestra, sous la direction de Sir Simon Rattle.

Avec ses lunettes de fonctionnaire subalterne, Dmitri Chostakovitch a connu une vie à éclipses dans une Russie Soviétique à l'idéologie marquée. La *Symphonie n°4* est l'exemple type de ce parcours musical difficile. Composée en 1934 et 1936, elle n'a été jouée que le 30 décembre 1961. Chostakovitch a préféré retirer l'œuvre du programme, cédant à la propagande soviétique et aux articles de la Pravda qui condamnaient, avec l'appui de Staline, « les flots de sons intentionnellement discordants et confus, ...qui se perdent dans le tintamarre... ».

Depuis un ballet de *l'Age d'Or* monté au Kirov de Leningrad en octobre 1936, Chostakovitch a eu beau s'entourer d'amis influents, comme Konstantin Essenine, fils d'un grand poète russe, Maxime Gorki, l'acteur Nicolai Simonov du théâtre Pouchkine par exemple, sa carrière a été difficile car sous surveillance d'une idéologie imposée par le pouvoir soviétique à un compositeur au marxisme incertain. Il a toujours voulu protéger sa famille et ses proches.

Si la *Symphonie n°4* peut apparaître comme une fanfare déchirée de dissonances, pour autant, l'œuvre n'est pas un simple chaos musical, elle est le reflet d'une passion qui conduit à l'agonie. Sir Simon Rattle a grandement contribué à montrer le déchirement d'un compositeur, soumis à des pressions politiques et victime de sa propre angoisse.

J C G

Théâtre

Pièce « BERLIN, BERLIN »

Journée du 10 mars 2024



Dimanche 10 mars 2024, un groupe d'adhérents de l'association se rend au théâtre Fontaine à Paris, dans le IX^{ème} arrondissement, haut lieu de la comédie parisienne, pour assister à la représentation de la nouvelle pièce de théâtre, BERLIN BERLIN, co-écrite par Patrick Haudecoeur et Gérard Sibleyras.

Après notre arrivée au théâtre, in extremis, et notre installation, des images en noir et blanc de Berlin Est, sous la forme d'effets visuels 3D, nous plongent d'emblée dans l'ambiance de l'époque.

A l'ouverture du rideau, nous découvrons le décor d'un appartement occupé par Wemer Hofmann, agent de la Stasi (police secrète de l'Allemagne de l'Est) et par sa vieille mère, sénile, que le public entend mais ne voit pas. Arrive Emma, nouvelle aide-soignante, recrutée pour s'occuper de la mère. Emma n'est pas là par hasard puisqu'elle envisage de passer à l'Ouest, par un passage secret situé dans l'appartement, et ce, en compagnie de Ludwig, son fiancé. Mais ... rien ne se passe comme prévu.

En effet, de nombreux obstacles vont venir déjouer leur plan : Wemer, agent de la Stasi qui tombe instantanément amoureux d'Emma, la présence d'un autre personnage, un infirmier, également voisin de Wemer, qui est en réalité un espion et qui fera "chanter" les fiancés. Comme vous pouvez aisément l'imaginer, l'histoire se complique et l'appartement se transforme peu à peu en nid d'espions.

L'infirmier-espion, charge le couple de fiancés de placer un micro sous une table lors de la visite annoncée du commandant Neptune, célèbre violoniste. Ce rôle est joué par Patrick Haudecoeur, merveilleux de talent. Il apparaît comme un trouillard à l'air penaud, mais ô combien comique.

La situation tourne au burlesque. Suite à une série de quiproquos et de rebondissements (le vrai Neptune est tué par l'infirmier), il se trouve que Ludwig doit prendre la place de Werner (assommé entre temps par Emma !).

Beaucoup de drôlerie autour de la question que Neptune doit poser au visiteur : « Alors, quelle est la teneur de ce message ? »

Au second acte, changement d'atmosphère, nous découvrons le bureau de la Stasi. Le tableau fait apparaître notamment deux nouveaux personnages : Birgit, la femme de Wemer et un général est-allemand, plutôt dépassé par les événements.

Neptune a pour mission de décoder une liste (il s'agit, en fait, de l'identité des personnes voulant s'enfuir). Il doit également jouer du violon, un extrait de "la Truite" de Schubert (qui devient le "Goujon"). En effet, tout ce beau monde doit se rendre en soirée au concert des Chœurs de l'Armée Rouge. Le général qui a bien connu par le passé le commandant Neptune ne le reconnaît évidemment pas.

Le tableau suivant nous montre Neptune avec les menottes et un sac sur la tête. Au final, Wemer sera reconnu comme traître.

Cette comédie, bien écrite, est un véritable succès. Les spectateurs rient aux éclats, du lever au baisser de rideau. Pourtant, le titre et le sujet historique, grave et inattendu, sur fond de guerre froide, ne se prêtaient pas nécessairement à rendre le spectacle drôle. Y concourent cependant un certain nombre d'ingrédients : une troupe survoltée, des situations rocambolesques, des rebondissements, un rythme effréné, sans temps mort, des surprises, des quiproquos, un comique de répétition et beaucoup d'énergie. A noter la mise en scène astucieuse et rythmée de José Paul ainsi qu'une excellente distribution : Patrick Haudecoeur, Caroline Maillard, Pierre-Olivier Momas, Michel Lerousseau, Guilhem Pellegrin, Carine Imbert, Claude Guyonnet, Gino Lazzarini.

Rien d'étonnant à ce que cette pièce ait été récompensée de deux Molière en 2022, meilleure comédie et meilleur comédien.

Une petite déception toutefois, la présentation des comédiens au moment du salut au public n'est plus de mise. Nous retiendrons malgré tout que ce spectacle fut un véritable moment de plaisir.

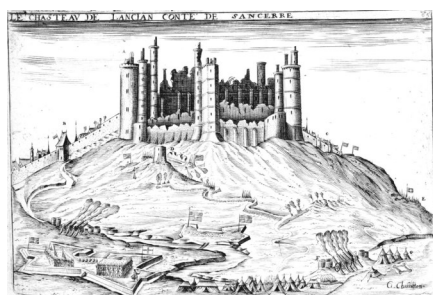
Ghyslaine Pavlovic

Une visite à Sancerre

Journée du 17 octobre 2024



Une visite du « village préféré des Français » élu en 2021, était organisée le 17 octobre, précédée du traditionnel repas de rentrée qui, cette année était un déjeuner. La pluie nous a accompagnés tout le long du parcours et lors du déjeuner à Saint-Satur, compromettant un peu la visite pédestre. Mais il ne faut jamais rester pessimiste et la pluie



a cessé dès le début de la découverte de la cité.

Construite sur un piton rocheux, son château, au point le plus élevé, permettait de surveiller les alentours et en particulier la

vallée de la Loire, lieu d'implantation des premiers petits villages gaulois. Cette Loire, capricieuse sous ses airs nonchalants, inonde parfois les terres et même resurgit par capillarité dans les champs.

Dès le Moyen-Âge, la petite ville se protège à l'intérieur de remparts, jouit rapidement



d'un essor économique avec la culture de la vigne. Quelques maisons des siècles passés sont conservées et montrent l'opulence de certaines familles, en particulier les échevins ou l'Hôtel de la Thaumassière. Une église et un couvent dont ne subsiste que le magnifique portail roman, sont bâtis. Les habitants adoptent la religion protestante lors de la Réforme et résistent après la Saint-Barthélémy. Les troupes royales catholiques assiègent la ville en 1573 pendant 8 mois.

Les habitants disposent d'eau car leurs puits sont toujours alimentés mais la nourriture et les munitions viennent à manquer cruellement et les secours espérés n'arrivent pas. Les troupes assiégeantes ne sont pas en meilleur état ; une reddition sera néanmoins imposée, avec beaucoup de contraintes humiliantes pour la Ville : les remparts sont démolis, le beffroi est privé de sa cloche. Après une trêve pendant l'application de l'Édit de Nantes, le Comté de Sancerre est de nouveau mis à sac : la Halle qui servait aux fructueux échanges commerciaux est démolie et le château démantelé.

Mais les Sancerrois ont du ressort, ils se relèveront et rebâtiront un marché couvert, conserveront leurs monuments et les embelliront. Aujourd'hui, c'est une cité prospère, accueillante, que nous découvrons à travers des petites rues qui montent et descendent, des façades restaurées, des échappées sur des panoramas lointains et des paysages de vignobles commençant à rougeoier. L'Église Notre-Dame offre de belles surprises : deux chapelles latérales ont été nettoyées et ont retrouvé leurs couleurs d'origine. L'une d'elles, surmontée d'un dôme de verre, n'a nul besoin d'éclairage artificiel et la statue de la Vierge rayonne à toute heure.



L'Hôtel de Ville a été installé dans un ancien hôpital construit grâce aux dons du Maréchal d'Empire Alexandre Mac Donald en témoignage de reconnaissance pour l'accueil de sa famille au sein de cette communauté ; ce fut le cas pour nombre d'Écossais qui avaient suivi le prince Charles-Edouard Stuart et avaient trouvé refuge en France après la tragique défaite de Culloden.

Le château, dont subsiste la tour d'origine du XII^{ème} aux imposantes proportions, a été reconstruit au XIX^{ème} siècle. Il a appartenu à la famille Marnier-Lapostolle producteur de Grand-Marnier et aussi de vins de Sancerre. Il est en cours de restauration, un hôtel et un restaurant gastronomique devraient l'occuper, dans la perspective de 2028 ... Et pendant l'été, des expositions de peinture y sont organisées.

Une destination bien proche qu'il ne faut pas négliger.

P. T-S

Restaurer le patrimoine peint II

Carole Lambert - Conférence du 27 mars 2024

Le second volet du cycle de conférences relatives à la restauration du patrimoine peint nous a fait voyager à la fois dans l'espace et le temps puisque, cette fois, l'accent était mis sur les cartonnages funéraires de l'antiquité égyptienne du 3^e au 1^e s av JC, période ptolémaïque située entre



l'usage des sarcophages en bois des dynasties précédentes et les portraits du Fayoum de la domination romaine.

Carole Lambert s'est à nouveau appuyée sur son expérience,

les restaurations qu'elle a pu mener pour le compte du musée des Beaux-Arts de Lille ou du Louvre. Très pédagogue, elle a d'abord montré au public différents types de cartonnages retrouvés sur les momies : masques-heaumes, plastrons et boîtes de pieds. Ces pièces faisaient partie du rituel funéraire et y jouaient même un rôle capital. En effet, l'« âme » du défunt qui s'est retirée du corps pendant l'embaumement doit le reconnaître afin de le retrouver au moment de l'enterrement. Ces cartonnages sont parvenus dans les musées français grâce à des fouilles effectuées par des archéologues comme Pierre Jouguet, notamment directeur de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire dans la première moitié du XX^e s. Les pièces exhumées étaient envoyées dans des caisses remplies de paille. Elles arrivaient séparées des momies, dépareillées, sans souci de préserver l'ensemble du cartonnage et sa cohérence. Ce constat fait du prêtre égyptien Djédor, abrité par le musée du Berry, un cas exceptionnel puisque le cartonnage entier a voyagé avec la momie qu'il habille.



Le travail de restauration, le moins invasif possible, consiste à stabiliser les matériaux et à rendre l'objet présentable. A l'aide de photographies bien choisies, nous avons pu suivre les différentes étapes de l'intervention effectuée sur deux masques-heaumes. La stratigraphie révèle leur texture : jusqu'à 5 ou 6 couches de toiles et de papyrus amalgamées par des colles végétales.

Outre les dégradations dues à l'enfouissement, les déchirures, les lacunes et les déformations résultant du voyage et du stockage altèrent grandement ce type de pièce.

Le travail commence par la remise en forme du masque. La chambre humide dans laquelle on monte progressivement l'hygrométrie jusqu'à 80 % permet de redonner de la souplesse. En l'absence de la momie, un soclage maintient la forme de l'objet avant de faire redescendre l'hygrométrie à un niveau ordinaire. Des déchirures sont reprises, des mises sous presse peuvent être nécessaires. Le nettoyage suit la préservation. Il est généralement léger afin de ne pas endommager les pigments fragiles et de conserver les traces de rites funéraires comme les coulées d'encens. La face, l'arrière et l'intérieur du masque sont traités tour à tour. Les photographies qui confrontent les états antérieur et postérieur à la restauration, font mesurer le travail accompli.

A côté de l'aspect technique, quelques problématiques ont été soulevées aussi bien durant l'exposé que pendant l'échange avec le public. Ainsi avons-nous appris la rivalité entre restaurateurs et papyrologues. Les tissus et papyrus étant tous issus de réemplois, les informations inscrites à leur surface sont précieuses pour la connaissance.

L'épisode de l'Illiade le plus ancien connu a justement été retrouvé sur un matériau de masque funéraire. Nombre de ces objets ont d'ailleurs été détruits afin d'en extraire un maximum d'informations. Comment concilier la curiosité légitime des papyrologues et la préservation du patrimoine ? La solution a été trouvée grâce au scanner qui permet à la fois l'une et l'autre. A également été évoqué le respect dû aux restes humains. Est-ce décent d'exposer une momie dans un musée ? Enfin, a été abordée la délicate question des archéologues-pilleurs au bénéfice de leurs pays respectifs et de la restitution au pays et au peuple d'origine. A l'heure actuelle, les objets découverts restent propriété des pays fouillés. Pour ce qui est de la restitution a posteriori, le cas par cas prévaut. Aucun conservateur n'a envie de vider le département antiquités de son musée pas plus que chacun n'a la possibilité d'aller admirer sur site les splendeurs des grandes civilisations du passé.

Bien des sujets de réflexion en attendant la suite du cycle de conférences consacré à la restauration du patrimoine peint.

H G

L'astronomie et l'art II

Alexis Drahos - Conférence du 28 février 2024

Ce deuxième volet du sujet développé par Alexis Drahos a fait la part belle à l'astronomie, reléguant, par moments, au second plan l'aspect artistique. Le conférencier s'est attaché à montrer l'évolution des mentalités aussi bien que des découvertes, de la révolution galiléenne au début du XIXe siècle. Ce parti-pris a débouché sur une galerie de portraits des grands astronomes européens de cette époque.

Les instruments d'observation se perfectionnant et les esprits s'aiguillant, ils vont de découverte en découverte. Outre les lois de la gravitation universelle énoncées par Newton en 1666, on comprend mieux les comètes, les anneaux de Saturne. Halley, connu pour ses calculs sur la périodicité des comètes, découvre le mouvement apparent des étoiles. Jérôme Lalande, calcule la distance de la Terre à la Lune. William Herschel découvre Uranus mais aussi des satellites de Saturne. Piazzini révèle Cérès, planète naine de la ceinture principale ...

On cesse d'amalgamer astronomie et superstition. Dans le tableau de Lieve Verschuer, *La grande comète de 1680 au-dessus de Rotterdam*, les personnages observent le phénomène avec intérêt et curiosité, sans céder à la panique des siècles précédents où l'on craignait toutes sortes de catastrophes.



C'est également l'époque de la vulgarisation des connaissances, indépendamment des milieux sociaux et du sexe. De nombreux ouvrages sont publiés. Fontenelle s'y emploie de même qu'il émet l'hypothèse que d'autres êtres puissent exister ailleurs dans notre vaste univers. Charles Messier est l'auteur d'un important *Catalogue d'objets célestes du ciel profond*. Humboldt publie *Cosmos*. Algarotti, dont Liotard a fait le portrait, écrit *Newtonisme pour les dames*. François de Troyes représente la *Leçon d'astronomie*

de la duchesse du Maine. Joseph Wright of Derby, qui a réalisé toute une série de tableaux consacrés à diverses expériences scientifiques, s'est également intéressé à l'astronomie avec *Philosophe faisant un exposé sur un planétaire*.



Quelques femmes se distinguent : Emilie du Châtelet (portrait par Maurice Quentin de la Tour) qui traduit et diffuse les idées de Newton, Maria Clara Eimmart astronome formée par son père, Caroline Herschel (sœur de William) ou encore Elisabeth Hevelius (épouse et collaboratrice de Joannes).

A partir du XVIIIe s, on établit des observatoires dans de nombreux pays. Tous les stratagèmes sont bons pour trouver des fonds. Ainsi, Luigi Ferdinando Marsigli qui souhaite faire financer un observatoire à Bologne par Clément XI, commande-t-il au peintre Dorato Creti une série astronomique dont il compte faire don au pape afin de le sensibiliser au sujet. Dans des paysages bucoliques, sont tour à tour représentés le soleil, la lune, Jupiter, Saturne de même qu'une comète tels qu'on pouvait les voir à la lunette. Témoignages des connaissances de l'époque, ces tableaux sont visibles au musée du Vatican. L'histoire dit qu'ils ont aidé Marsigli à parvenir à ses fins.

Quelques anecdotes ont réjoui l'auditoire, à commencer par celle du satellite fantôme de Vénus qui, pendant deux siècles, a mystifié les astronomes les plus sérieux avant que l'on découvre (en 1887) qu'il s'agissait d'une illusion d'optique. La théorie de Halley selon laquelle la Terre se creuse a eu une belle postérité dans les œuvres de fiction alors que l'origine luciférienne des météorites ne peut que nous faire sourire.

Alexis Drahos, passionné d'astronomie, nous donne rendez-vous pour un troisième volet qui devrait nous conduire jusqu'à la conquête spatiale.

H G

Siège social : Maison des Associations 28 rue Gambon 18000 Bourges

Tél : 02 48 16 09 05 Courriel : amis.musees.bourges@gmx.fr Site Web : amis-musees-bourges.fr

Comité de rédaction : Hélène Gravelet (coordination), Christiane Gaudard (mise en page)

Jean-Claude Gartioux, Laurent Martin-Saint-Léon, Philippe Picard, Pierrette Tisserand